

SONGE DE SAINT GRÉGOIRE ¹

Infortuné, que mes peines sont amères ! quels chants de douleur, quels gémissements, quelle source de larmes pourraient y apporter remède. Une mère éplorée du trépas de son fils, l'orphelin seul et délaissé, le malheureux qui voit sa patrie dévorée par les flammes, celui dont les membres affaiblis sont consumés par une maladie mortelle, ne verse pas autant de pleurs que j'en ai répandu sur les maux qui rongent mon âme. Ah ! malheureux; c'en est fait de l'image céleste qui résidait en moi; car l'homme est fait à l'image, à la ressemblance du Très-Haut. Venu de Dieu, c'est vers Dieu qu'il revient encore.

J'étais enfant quand, pendant mon sommeil, un songe m'inspira l'amour ardent de la virginité. Deux jeunes filles vêtues de blanc étaient à mes côtés, toutes deux belles et jeunes avaient pour toute parure cette simplicité qui fait le charme de leur sexe. Ni l'or ni les pierres précieuses ne brillaient pas sur leurs corps; les tissus délicats et fastueux des Sères, l'étoffe ondoyante de fin lin ne flottait pas mollement autour de leurs membres; un fard imposteur n'ajoutait rien à l'éclat de leur regard. On ne voyait en elles aucun de ces aiguillons de lubricité funeste, inventés pour relever la beauté des femmes. Les boucles de leur blonde chevelure ne descendaient pas sur leur épaules pour se jouer au souffle léger de vents; mais une simple ceinture serrait autour de leur corps le noble vêtement qui les recouvrait en entier. Leur tête, leur figure était à-demi cachées sous un voile, elles tenaient leur yeux modestement baissés vers la terre, et autant qu'on pouvait le distinguer, leurs joues étaient brillantes de ce fard que pétrit la pudeur. Elles gardaient un profond silence, leur bouche était silencieuse; tel est le bouton de rose encore enfermé dans son calice. A leurs aspect, une joie pure pénétra mon âme; car tout en elles annonçait des êtres supérieurs à l'humanité. Elles me prodiguaient leurs caresses et me couvraient de chastes baisers qui faisaient tressaillir mon cœur; c'étaient les baisers d'une mère. Leur ayant demandé d'où elle venaient, quel était leur nom; l'une me répondit je suis la Virginité; l'autre, la Tempérance. Toutes deux nous nous tenons debout devant le trône de Jésus notre roi, et parmi les vierges célestes nous goûtons les plus ravissantes délices. Unissez-vous à nous, mon fils, joignez votre cœur au nôtre, vos feux à notre amour, et traversant l'immensité des airs, nous vous transporterons jusqu'à la lumière de l'immortelle Trinité. Après avoir dit ces mots elles prirent leur essor vers les cieux.

Et moi, je suivais des yeux leur vol rapide. Hélas ! ce n'était qu'un songe.

¹ Migne : P II, 1, 45 (extrait) Source : Darolles 1839 Numérisation : Albocicade